

Yayo, l'artiste hybride aux multiples couleurs

« Ça fait du bien de pouvoir imaginer. Imagine un monde sans imagination. Ça serait...inimaginable. »

(extrait de *Signore Tamborini et autres fictions*, Les éditions de Pleine Lune, 2012)



Diego Herrera, plus connu sous le nom de Yayo, est un auteur et illustrateur québécois ayant obtenu une résidence littéraire en Belgique de septembre à octobre 2021. En effet, suivant une convention, le Conseil des Arts et Lettres du Québec et la Fédération Wallonie-Bruxelles-International accueillent respectivement des auteurs, des artistes belges et québécois dans le cadre d'un projet de création littéraire. Pendant cette résidence, une exposition coordonnée par la Bibliothèque de l'Espace 27 septembre du Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles, lui a été consacrée durant la Fureur de lire. Le mercredi 20 octobre 2021 a eu lieu un entretien entre l'auteur, Véronique Marchal, de la Bibliothèque 27 Septembre et Louise Decouttere, étudiante romaniste à l'Université de Louvain(-la-Neuve). Retour sur cet entretien.

Souvenirs d'enfance

Immigrant de Colombie au Québec, Yayo se définit avant tout comme « artiste hybride » par le mélange des cultures qui l'anime. C'est d'ailleurs très jeune, dans son pays natal, que lui est venue cette passion pour le dessin et l'illustration, au travers des bandes dessinées qu'il lit quand il lui était possible : « Vers 7 ans, j'étais maniaque des bandes dessinées. C'était la chose que je voulais avoir le plus au monde et je me sentais malheureux de ne pas avoir la télévision. On ne pouvait pas, mes parents n'avaient pas les moyens (...) Sans ça, je pense que mon avenir aurait été un peu différent (...). Je n'en avais pas beaucoup à moi¹, c'était un peu cher. Certains des enfants de mon quartier, où il n'y avait pas de bibliothèque, allaient dans des épiceries ou commerces où on mettait des BD accrochées sur un fil, comme des vêtements à sécher, et les enfants en choisissaient une et payaient comme 25 centimes pour les lire sur place. C'est comme ça que j'ai passé beaucoup de temps dans ces endroits-là à lire, et c'est resté. » Le fait de ne pas avoir la télévision chez lui, a permis à Diego Herrera d'explorer d'autres passe-temps comme la lecture de magazines ou de BD : « A cette époque, c'était un malheur, mais avec du recul, je pense que c'était une chance, parce que ça m'a fait aller vers les bandes dessinées. C'était aussi une chance d'habiter chez ma tante qui ramenait des magazines et publications de là où elle travaillait en tant que secrétaire pour un médecin. » A travers les revues, il découvre les dessinateurs humoristiques Mose et Sempé qui l'inspireront plus tard.

¹ NDLR : de bandes dessinées.

Son âme rêveuse lui donne des envies de voyages, surtout lors des promenades près de l'aéroport qu'il faisait avec son père : *« Quand nous habitons chez ma tante, mon père travaillait beaucoup. Comme sorties, il nous emmenait mon frère et moi à l'aéroport, pour voir les avions depuis une terrasse. Lui devait certainement aimer ça aussi. Et en regardant les avions qui venaient de partout et qui étaient stationnés là, j'ai commencé à imaginer le fait que ces avions ont touché la poussière des autres pays... ça m'a donné le goût de voyager. Ça m'a donné les rêves d'aller autre part, de voir comment les choses se passent ailleurs, mais si on n'avait pas les moyens d'acheter une télé, on en avait encore moins pour faire des voyages en avion. »* C'est seulement après avoir étudié le dessin publicitaire et être entré aux Beaux-Arts que Diego Herrera entreprend divers séjours qui lui ouvrent l'esprit, et surtout qui stimulent son envie d'émigration. Lors d'un voyage au Canada, permis par une bourse d'échange de trois mois entre ce pays et le sien, il est d'ailleurs frappé par la gestion des bibliothèques, très différente de celles en Colombie : *« En Colombie, à l'époque, il y avait très peu de bibliothèques publiques. C'était des lieux peu amicaux, très solennels. Pour consulter dans une bibliothèque importante, il fallait faire la file à l'entrée de la bibliothèque. À l'entrée, il fallait laisser un document d'identité. Par la suite, tu pouvais entrer uniquement avec des feuilles de papier et une fiche que tu recevais, un jeton avec un chiffre et un numéro de table pour s'asseoir. Puis il fallait que quelqu'un aille chercher ton livre dans les fichiers et toi attendre. 15 minutes plus tard on te l'apportait. Ce n'est pas ce qui encourageait la lecture, d'autant plus que parfois après 20 minutes d'attente, on venait te dire que le livre n'était pas disponible ! Tandis qu'à Montréal, j'ai découvert que tu pouvais ramener les livres à la maison et tu pouvais les choisir toi-même sur les étagères ! Au début, j'étais quand même gêné. Je disais "mais est-ce que j'ai le droit ?..." Et il y avait plein de BD en plus. »* C'est entre autres pour cette raison que Diego Herrera s'installe au Canada dès 1987.

Politiquement poétique

Au début de son parcours artistique, Yayo se consacre d'abord à la caricature dans des revues et des quotidiens, avant de se spécialiser dans le dessin d'humour. Il publie ses illustrations pendant 29 ans dans le magazine *L'Actualité* sous la rubrique « Le monde de Yayo ». Cela lui permet de commenter le monde à sa façon, mais sans qu'il ne défende l'une ou l'autre opinion politique : *« La caricature, c'est une façon de parler la réalité. C'est sa nature-même qui fait qu'on travaille sur les clichés. Le problème, c'est quand le cliché devient la seule façon de voir les choses, je pense. Moi, en tant que Colombien, ça me fait quelque chose, quand les gens connaissent uniquement de la Colombie la drogue. C'est un problème important, mais pas la seule chose qu'on a. C'est là que ça commence à être problématique, c'est la même chose avec les stéréotypes : si ce sont les seuls clichés qu'on a. Il ne faut pas non plus tomber dans l'autre extrême où tout est beau. Mais c'est pas la vie non plus »* Le débat et les questionnements doivent rester ouverts !

Tout en préservant une touche humoristique, Yayo se consacre depuis plusieurs années à l'illustration et rédaction de livres jeunesse. Derrière des images au style aérien et léger, se tisse une véritable connexion de sens, créant une puissante poésie pour chaque illustration. Yayo mêle avec passion rêverie et réflexion, quel que soit le genre auquel il touche.

La puissance de l'interprétation

Yayo insiste sur le fait que ses œuvres doivent rester libres et ouvertes à l'interprétation, et il préfère jouer sur l'équivoque plutôt que d'offrir une clef de lecture précise. « *L'aspect ludique du dessin m'amène à découvrir, à créer et à raconter. Le stimulus visuel, avec son caractère métaphorique et sa force narrative, libère notre imagination. Dans mes œuvres, les formes, les lignes et les couleurs jouent des tours à l'œil. Mes images proposent de multiples lectures et interprétations qui enrichissent mon intention originale.* » Il ne craint ainsi pas les mauvaises « interprétations » qui selon lui sont acceptables et font partie du jeu : « *Mon art veut offrir des images espiègles et de la poésie visuelle ; une forme de non-violence pour le bonheur de vivre* », « *ça fait partie du droit des gens à penser différemment, à aimer ou pas.* »

Après avoir exploré le dessin d'humour, la caricature, le dessin publicitaire, etc., notamment, il a aujourd'hui une préférence pour le dessin des livres de jeunesse. En effet, d'après lui, les enfants ont justement cette force interprétative que les adultes ne possèdent pas toujours : « *Souvent, les enfants comprennent mieux mes dessins, ceux que je fais pour des adultes. Plus l'enfant est jeune, plus sa vision du monde est ouverte, il y a moins de contrainte. Il n'a pas encore été trop formaté. (...) En grandissant, notre sens de l'imaginaire devient un peu atrophié, c'est important qu'on garde cette innocence, cet esprit ouvert de l'enfant. C'est pour ça aussi que je me sens bien en faisant des livres et albums jeunesse. Si les adultes les apprécient, tant mieux. En fait, je les fais pour tout le monde.* »

Immigration et arc-en-ciel

À côté de ses dessins, Yayo offre aussi des textes qui lui permettent d'allier des mots aux images. Humoristique, absurde, réflexive, poétique, universelle... autant d'adjectifs qui peuvent décrire la plume de l'auteur québécois. Dans son recueil *Signore Tamborini et autres fictions* (2012), il joue avec les mots et les expressions, en accompagnant ses poèmes d'images loufoques, aux multiples interprétations. « *Requiem pour un pissenlit* », « *Quelqu'un versus le temps* », « *Le lit de Van Gogh* »... quelques titres qui donnent une idée du style.

Il transmet également un message universel au travers de son conte *Le chasseur d'arc-en-ciel*, pour lequel il était finaliste aux Prix littéraires du Gouverneur général du Canada, en 1998. Le livre narre l'histoire d'un « petit Noir et Blanc » qui part à la recherche d'un arc-en-ciel pour se colorer. Au cours de sa route, personne ne veut lui offrir un morceau d'arc-en-ciel, jusqu'à ce qu'il se rende compte que, tel que sans couleurs, il a les mêmes possibilités que les autres : « *On peut tout faire ! se réjouit-il. On peut vraiment tout faire et rester en noir et blanc...* ». En plus de travailler l'imaginaire des lecteurs, ce conte initiatique défend un message de liberté, de mixité et d'universalité, à l'instar du chemin parcouru par l'auteur.

« *C'est curieux parce que quand tu changes de pays, tu es Colombien errant, mais tu deviens Québécois ou Canadien. Tu n'es plus le même Colombien, tu es Québécois, mais pas un Québécois pareil que les Québécois. En fait, tu deviens une espèce d'hybride, et ça fait une richesse. Tu es un peu partout, sans l'être. Il te manque toujours quelque chose, mais ça fait partie de l'aventure et on ne peut pas tout avoir.* »

La thématique des couleurs de l'arc-en-ciel est également reprise dans une série d'illustrations nommée « Immigrer » avec comme personnage principal un oiseau, qui permet d'évoquer la liberté et l'unicité. *« Ces affiches font un résumé de ce qu'est l'expérience d'un migrant. Bien sûr que pour moi, en tant que migrant, ce n'était pas trop loin de mon expérience, en fait c'était la même chose plus ou moins. Cela dit, c'est toujours un défi d'exprimer en images quelque chose, même que l'on connaît bien. Une chose c'est le raconter, une autre c'est faire une image pour dire la même chose. C'était beaucoup de travail, mais je pense que ça valait la peine, surtout qu'à ce moment-là je ne savais pas du tout qu'un jour je pourrais les partager ici à Bruxelles, en Belgique, et à Molenbeek. C'est vraiment bien. »*

Dans le cadre de sa résidence d'auteur-illustrateur à Bruxelles et en Wallonie, Diego Herrera s'est investi dans un projet consacré à l'eau pour la jeunesse. Touché par la problématique climatique et environnementale, tout en travaillant le genre de la littérature jeunesse, il espère pouvoir transmettre un message aux plus jeunes, mais son art s'adresse à tout le monde... Du moins à ceux qui ne sont pas « fermés à l'idée d'avoir l'esprit ouvert » !

Pour en savoir plus...

Diego Herrera, dit « Yayo » : <https://yayodiego.weebly.com/> ; yayodi@gmail.com

La Bibliothèque 27 Septembre et la bibliothèque ONE du Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles possèdent les ouvrages de Yayo et les outils pédagogiques divers. Infos : <http://www.bibli27sept.cfwb.be>

Service général des Lettres et du Livre : <http://www.lettresetlivre.cfwb.be/>

Portail officiel de la culture en Fédération Wallonie-Bruxelles : <http://www.culture.be/>

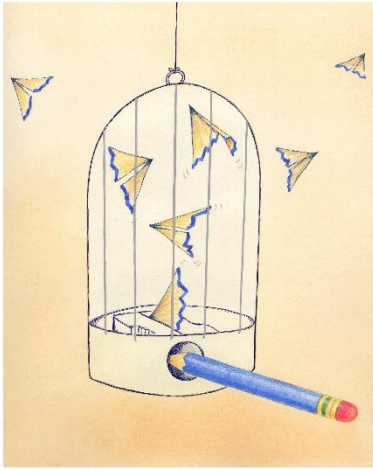


Illustration réalisée pour le journal The Globe and Mail

Illustrations issues de la série « Immigrer » réalisée dans le cadre de la campagne *Inclusion pour tous* du CRIC (Carrefour de ressources en interculturel) du 16/11/2020 au 04/01/2021

IMMIGRER



#InclusionPourTous

IMMIGRER



#InclusionPourTous